

NAM PHONG

VĂN-HỌC KHOA-HỌC TẬP-CHÍ

La direction du Nam Phong est heureuse d'ouvrir ses colonnes à l'intéressant article qu'on va lire, dont l'auteur M. Nguyễn-văn-Nho s'est déjà classé parmi les meilleurs écrivains annamites de langue française. Le public lettré n'a certainement pas oublié la jolie plaquette intitulée « souvenirs d'un étudiant » qui fut publiée jadis sous sa signature dans la collection de la Revue indochinoise.

Il n'est donc pas surprenant que M. Nguyễn-văn-Nho ait été un des premiers à répondre à l'appel de l'Association Khai Trí Tiên Đức, qui tente aujourd'hui d'organiser le mouvement littéraire local, et a annoncé la formation prochaine d'un cercle littéraire, véritable petite académie tonkinoise, dont la mission sera d'encourager les jeunes talents annamites.

(N. de la R.)

QUE DEVONS-NOUS FAIRE POUR ENCOURAGER LES POÈTES ET LES ARTISTES À CULTIVER LE BEAU ?

« L'heure sonne qui vous appelle poètes, artistes, commerçants au cœur généreux, mandarins aux larges pensées, à vous réunir à l'ombre de l'Intelligence, sous l'investiture de la splendeur du Beau ».

« De l'état collectif des activités... naîtra un état collectif des consciences, qui lui-même déterminera un mouvement commun des sensibilités et des intelligences et l'éclosion de cette fleur suprême de la civilisation : un style ».

Charles MORICE

Il me fut donné dernièrement d'assister aux délibérations de l'Asfima. On sait que la jeune fille — parce qu'elle n'ignore pas qu'elle sera belle — a fui jusqu'ici les occasions qui pouvaient faire parler d'elle pour ne pas attirer la foule des amoureux par trop ardents. Mais cette fois le bruit des discussions a franchi la porte de la salle, s'est envolé à travers toute la capitale, et à travers toute la capitale, il a soulevé des vagues d'opinions contradictoires, pleines d'enseignements pour celui qui sait voir et écouter. La jeune société parlait d'ouvrir un salon, de créer des prix littéraires, d'organiser des concours poétiques.

Questions capitales et dignes de captiver l'attention de ceux que préoccupe l'avenir de notre race

« Que devons-nous faire, se demandait-elle, pour encourager les poètes et les artistes à cultiver le beau ? »

Le débat a été très vif au sein de l'Assemblée, et très vif aussi au dehors de l'enceinte. On a dit que le passé est une lampe éternelle à la lumière de laquelle les hommes doivent recourir pour se guider dans le labyrinthe des discussions, qu'elles soient littéraires ou politiques. C'est pourquoi, je vais essayer de retracer ici rapidement l'histoire des sociétés poétiques en Annam et en France dans les temps anciens pour montrer comment jadis nos ancêtres et ceux de nos grands amis d'aujourd'hui s'appliquaient à favoriser le développement des belles lettres

D'abord il faut dire que l'Asima a bien fait de poser la question au pays distrait :

« Que devons-nous faire pour encourager les poètes et les artistes à cultiver le beau ? »

Il semble n'exister, à l'heure actuelle, qu'un sujet de conversation dans les milieux annamites qui savent perser : on parle du bonheur des riches, de la puissance de l'argent, des moyens à employer pour conquérir de grosses fortunes. L'histoire des milliardaires américains et des multimillionnaires chinois vole de bouche en bouche, de ville en ville, et partout où elle va, partout elle allume des désirs, excite des appétits, déchaîne des passions. On se réunit après la journée de travail, à côté d'une pipe à eau et de quelques tasses d'alcool, pour s'entretenir sur les grands travaux à entreprendre, les vastes concessions à demander, les hautes usines à bâtir. Des patrons réunissent leurs capitaux pour acheter des machines, des agriculteurs joignent leur force pour défricher des terres nouvelles, des commerçants mettent en commun leurs dollars pour ouvrir des boutiques. Et le Gouvernement qui estime avec raison que le progrès matériel est le générateur de tout progrès moral et social, creuse des canaux, construit des chemins de fer, distribue des primes, organise des foires, décerne des prix, offre des médailles, pense à tout pour encourager les initiatives privées et stimuler les amours-propres.

De tout ce déploiement d'intelligence, de patience et de tenacité, il naît, certes, une heureuse conséquence.

Nous assistons aujourd'hui à une éclosion de belles richesses. Là où s'étendaient jadis des marécages infectés de serpents venimeux surgissent maintenant des usines bourdonnantes d'activité ; là où s'élevaient autrefois de hautes forêts peuplées seulement de tigres et de singes, se déroulent à l'heure actuelle de vastes rizières, tour à tour vertes et dorées ; là où venaient mourir tristement les vagues de la mer sur des bancs de sables tristement désolés, de vastes ports offrent l'hospitalité aux navires sans nombre. La plupart des touristes qui ont parcouru l'Indochine restent émerveillés de sa prospérité grandissante.

Que les conditions de la vie matérielle s'améliorent de plus en plus, il n'y a donc aucun doute.

Les famines diminuent. Le riz devient plus abondant. Des paysannes achètent des couvre-seins en soie. Des villageois se rendent aux fêtes des pagodes avec des souliers aux pieds. Un certain bien-être règne dans la campagne. Un certain luxe s'étale dans les grandes villes. Déjà l'on y voit se promener par les soirs d'été des canotiers de paille, des robes de gaze à fleurs ; des cannes munies

de pomme en argent, des bottines jaunes qui sonnent sur les trottoirs et çà et là, même des cravates de satin noir qui flottent devant des poitrines bombées. Mon ami le « Rieur » m'a affirmé que les gais compagnons sont de plus en plus nombreux qui viennent visiter les belles « fleurs de pêcher » au bord de la « rivière de la prospérité ». A qui devrais-je m'adresser parmi mes lecteurs pour savoir si les « maisons bleues » sont plus achalandées ?

Il est certain qu'on a beaucoup fait pour adoucir la vie matérielle des Indigènes.

On a beaucoup fait pour adoucir la vie matérielle des Indigènes. Mais qu'avons-nous fait pour adoucir notre vie esthétique ? qu'avons-nous fait pour encourager les poètes et les artistes à cultiver le beau ?

Ce serait une banalité de dire que la vie matérielle ne constitue pas toute la vie humaine. L'être qui prétend être le roi de l'univers se distingue des autres créatures de Dieu, non parce qu'il a une bouche, un estomac délicats, mais parce qu'il possède une âme sensible, un cœur sonore, et le cœur et l'âme ont des besoins qu'il faut satisfaire comme il faut satisfaire les besoins de l'estomac. L'estomac aspire après le riz, l'âme aspire après les émotions esthétiques. Il est des gens qui affectent de considérer les œuvres d'art, les tableaux, les monuments, les pagodes perchées sur la haute cime des montagnes, les temples enfouis sous la verdure inextricable des villages comme des choses de luxe, sans grande utilité, dont on pourrait se passer ; ils ne savent pas les malheureux que les artistes sont aussi indispensables à la vie de l'homme que les cultivateurs et les boulangers, ceux-ci nourrissant le corps, ceux-là nourrissant l'âme. Beaucoup d'autres paraissent croire que la civilisation d'un peuple « se cube » d'après les produits de ses hauts fourneaux ou les moissons de ses rizières, les richesses de ses mines de charbon ou le tonnage de sa marine marchande ou le nombre de ses ports de commerce.

« Faux semblant de civilisation — réalité de barbarie » . . .

Le peuple civilisé est celui qui sait sacrifier le bas-idéal du bien-être physique à l'idéal du bien-être spirituel, celui qui sait faire la différence entre la quantité et la qualité. Les époques barbares de l'histoire sont celles qui sont marquées par une forte diminution de la vie intellectuelle et affective. Il serait singulièrement opportun de définir ici dans son essence la civilisation : définition cent fois tentée, cent fois manquée, parce que toujours se sont profilées devant les yeux de l'homme quand il entend prononcer ce mot retentissant, les images troublantes des usines, des palais, des villes aux rues innombrables, des ports que viennent visiter des milliers et des milliers de navires. . . . On doit faire comprendre à tous que le principe fondamental de la civilisation, c'est l'union des âmes sous le règne de l'intelligence, la ligue des talents, des vertus, des sentiments élevés, des énergies inébranlables contre les attaques répétées de la matière et de ses complices. Ne dites pas à priori qu'il est un barbare, cet humble cultivateur qui pousse sa charrue primitive là-bas, dans la rizière marécageuse, les jambes cuirassées de boue, un haillon crasseux enroulé autour des reins, et gardez vous de croire trop vite que les grands messieurs qui portent des monocles, qui fument des cigares, qui agitent leurs cannes, qui roulent en auto, qui ont des bracelets d'or, que ces grands messieurs sont eux et eux seuls des hommes civilisés. Ah !, c'est la mode aujourd'hui de railler les

lettrés au long corps et au long visage qui se contentent de déjeûner d'une chanson d'amour au lever du soleil et de souper d'une romance à l'apparition de la lune.

Mais combien plus sont à plaindre les rondelets au double menton et au double ventre qui ne savent que dire au domestique le matin : « apporte-moi un plat de bifteck » et le soir : « Donne-moi une bouteille de choum-choum » Les premiers ne se prêtent pas du tout à la raillerie, car « ce goût des choses vaines », cet amour pour « des mots qui ne se mangent pas » répond à un besoin naturel et universel, le besoin du beau. Vous voyez le porc s'allonger et s'endormir sur son lit de paille et d'excréments, quand il a vidé l'auge de lentille ; l'homme, après ses repas, pendant les heures de loisir, s'amuse à regarder autour de lui et aime à reproduire ce qu'il voit de ses yeux et ce qu'il entend de ses oreilles, parce que les images et les couleurs, les sons et la lumière sont nécessaires à l'entretien de sa vie spirituelle Le porc n'a qu'un estomac : l'homme a encore une âme. Le porc s'endort quand son estomac ne réclame plus rien. L'homme regarde encore la nature après ses repas, parce que son âme demande à vivre.

« Industriel par besoin, il se révèle artiste par instinct » a-t-on dit. Il faut ajouter : cet instinct ne souffre pas qu'on lui préfère les besoins de l'estomac. Le goût de la toilette ne précède-t-il pas l'envie de s'habiller ? On rencontre dans les cavernes des troglodytes de la Vèzère des manifestations de cette tendance, de cet instinct artistique, antérieures d'un nombre incalculables de siècles aux plus vieilles pyramides d'Égypte et aux plus antiques pagodes chinoises : lignes en zigzag, représentations d'animaux, scènes de chasse ou de pêche, lutte entre deux hommes ou deux tribus dessinées avec plus ou moins de fantaisie sur les parois du roc, probablement avec des morceaux de silex, et probablement aussi pour satisfaire à « la faim de l'âme » Et croyez qu'il y a des gens pour qui la faim de l'âme est beaucoup plus pénible à endurer que la faim de l'estomac, et par conséquent, pour qui les satisfactions spirituelles sont beaucoup plus enivrantes que les satisfactions matérielles. Les satisfactions spirituelles ! Le plaisir d'admirer un beau paysage ! la joie de lire un délicieux poème ! la volupté d'entendre un air musical ! Ah ! Vous rappelez-vous cet arbre séculaire à l'ombre duquel vous avez lu Verlaine, pendant que le vent chuchotait dans le buisson des bambous chevelus ? Vous souvenez-vous de ces heures divines où, seul, dans votre chambre bien close, vous avez savouré le merveilleux poème de Kim-vân-Kiêu, tandis que le crachin éparpillait sa tristesse au dehors, dans l'air, sur les rues, parmi la foule des gens qui bourdonnaient et grouillaient sous vos fenêtres ? Les satisfactions spirituelles ! Cela allège le corps comme un bain pris dans une source limpide par une journée d'été. Cela purifie l'esprit comme la lumière du soleil de Septembre qui caresse les fleurs d'automne. Non, il n'y a pas exagération à dire que l'instinct artistique est naturel à l'homme comme l'instinct de conservation, que l'âme humaine a des besoins qu'il faut satisfaire comme il faut satisfaire les besoins de l'être physique, ceux-là par le beau, ceux-ci par le riz.

En Annam, on a beaucoup fait pour encourager les paysans à cultiver le riz en vue des satisfactions de l'estomac. Qu'a-t-on fait pour encourager les artistes à cultiver le beau en vue des satisfactions de l'âme ?

Il y a dans notre pays, à l'heure actuelle, nombre de gens qui parlent de créer des écoles « Il faut élever le niveau intellectuel du peuple » dit l'un. Et un autre

d'ajouter : « L'instruction est le pain de l'âme » Un troisième déclare avec compétence que toutes les fois qu'on ouvre une école, on voit fermer une prison. Aucun doute. Que l'homme doive apprendre, cela va sans dire. Un vaste savoir est aujourd'hui une clef qui ouvre la porte des richesses et du pouvoir. Une solide instruction est une arme puissante dans le combat incessant de la vie. Quand des esprits chagrins vous disent que les meilleures places dans ce monde appartiennent à l'intrigue, aux bassesses, à l'hypocrisie, regardez dans la foule et comparez les gens que vous voyez aux « nullités » qui gouvernent.

« Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit » (La Bruyère).

La peine est horrible, mais la peine n'est pas sans remède.

« Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres : de là vient qu'avec un grand mérite et une grande modestie l'on peut être longtemps ignoré » (La Bruyère).

L'on peut être longtemps ignoré, mais l'on n'est pas éternellement ignoré. Tôt ou tard, le talent brillera au grand jour. L'instruction auréole presque toujours ses heureux élus.

L'homme ne lutte pas seulement contre ses semblables. Il lutte aussi contre la nature, et la science est pour lui encore une arme précieuse. Bénissons la civilisation moderne qui a décuplé notre force. Bénissons la science qui nous a donné des engrais pour féconder la terre, des remèdes pour prolonger la vie, des navires pour multiplier les relations, du papier pour semer les vastes pensées, des lignes télégraphiques pour transmettre les opinions des grands hommes, des avions pour voler dans les cieux, vers des idéaux de justice et de fraternité universelles. Bénissons la science qui nous a fourni des armes pour couper les liens infrangibles de la nature, afin de libérer notre âme.

Mais la science peut faire des brutes dangereuses. Car la science n'est qu'un instrument dont la valeur dépend de la main de celui qui le manie. Elle bâtit des villes, dites-vous, police des états, asservit les forces brutales de l'univers, muselle les bas instincts et les basses passions. Elle peut démolir aussi des cités, consumer des empires, dessécher les cœurs et transformer l'homme en une bête féroce qui saccagera tout et que l'odeur du sang conduira à commettre des atrocités épouvantables. La science ressemble à la langue d'Esopé. Sa valeur dépend de la valeur de la conscience de l'individu. Quand la conscience est pervertie, les meilleurs instruments deviennent des armes meurtrières. Faut-il répéter après les autres que le monde actuel en offre des exemples frappants ? Jadis les batailles dites sanglantes ne coûtaient pas la vie à plus d'une centaine de soldats. Aujourd'hui, un simple obus tombé des cieux peut détruire un village entier et une vague de gaz asphyxiant emporter des milliers de vies humaines. Jadis, les brigands se cachaient aux carrefours des routes désertes, dans un buisson ou derrière un arbre pour se jeter sur les voyageurs imprudents, un poignard à la main : les voyageurs continueraient leur chemin s'ils savaient offrir avec grâce leur bourse et leur costume. Aujourd'hui des criminels roulent en auto, assistent au cinéma, vont au théâtre, dansent dans les salons, et tranquillement, pendant

que les microbes, cultivés dans des bouillons spéciaux, par des procédés scientifiques, attendent l'ordre de leurs maîtres pour aller faire leur œuvre odieuse. N'a-t-il pas fallu quatre ans d'efforts et une vingtaine de peuples puissants pour renverser le colosse allemand ? Les Boches sont des hommes instruits. Ils savent faire des bombes, inventer des canons, construire des taupes, produire des gaz asphyxiants.

« Rustique et rampant sur la terre nourricière qu'il abreuve depuis tant de siècles, le crime s'associe aux noires magies de la nuit, au silence amical de la lune, aux terreurs éparses dans la nature, aux mélancolies des champs et des rivières. »

Ainsi s'est exprimé Anatole France il y a une vingtaine d'années. On peut ajouter maintenant : le crime depuis le moment où il est sûr de trouver un appui dans la science, marche droit, parle haut, vit au grand jour. Si la physique et la chimie continuent de s'avancer de ce pas de géant comme à notre époque, dans cent ans d'ici, le crime saura trouver des moyens pour massacrer des millions de vies humaines à la fois, et cela au nez de la loi. La science lui fournira des armes plus perfectionnées pour mieux égorger l'humanité.

La science peut être nuisible encore à un autre point de vue lorsqu'elle n'est pas éclairée par une conscience honnête. Quand on a la force, quand on a des moyens pour satisfaire ses désirs, réaliser ses projets, quand on sait qu'on est capable de briser toutes les résistances venant de l'extérieur, il est difficile de faire taire la voix de ses instincts brutaux, de ses sentiments pusillanimes, de ses passions grossières : ensemble ils élèvent leurs cris pour vous importuner, parce qu'ils n'ignorent pas qu'ils peuvent être satisfaits. Si vous n'essayez point d'étouffer leurs réclamations, ils crieront davantage. Si vous leur cédez par faiblesse, ils deviendront plus exigeants. Un exemple : nous sommes aujourd'hui de pauvres hères torturés par mille personnes. Nous nous disons : « oh ! non ! je ne maltraiterai pas les pauvres quand je serai puissant. » Combien de personnes se souviennent encore de leurs promesses, lorsqu'elles peuvent réaliser leur rêve ? Pour excuser sa brutalité, on cherche alors des prétextes : « ces cultivateurs sont des hommes méchants. Les peines qu'on leur inflige serviront de leçon aux autres. » On cite des proverbes : « Qui aime bien châtie bien » — « Qui a de la pitié donne des coups de rotin, qui haït prodigue des douceurs. » Et puis il y a des renards et des loups qui ne manqueront pas de discourir pour apaiser vos scrupules :

« Et bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce

Est-ce un péché ? Non, non : vous leur fites seigneur

En les croquant beaucoup d'honneur. »

La science a armé les peuples occidentaux d'une force invincible. Elle en a roulé quelques-uns sur la pente de la bestialité. Il faut être animé comme la France d'un ardent soufflé d'humanisme pour avoir le courage de lutter contre la tendance à abuser de la force dont on dispose.

Il ne suffit pas de savoir. La science peut semer encore de mauvaises graines dans l'âme humaine. En apprenant aux hommes qu'ils ne sont que des animaux semblables aux autres animaux par le fonctionnement des organes et la nature de la matière dont ils sont pétris, que ces organes, cette matière se décomposeront à leur mort, simplement en carbone et en azote pour nourrir les herbes et les plantes, elle les pousse à se jeter corps et âme dans les jouissances des temps présents.

« Puisque je ne serai plus rien quand je serai détruit, pourquoi me privé-je des jouissances réelles pour courir derrière des jouissances virtuelles? » Voilà le raisonnement que se font certains esprits forts. L'ignorance qui admet l'existence d'un enfer et d'un paradis crée une peur salutaire en même temps qu'il fait naître un stimulant puissant. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de diables à tête de cheval et aux pieds de chèvre pour couper la langue aux bavardes, jeter les bonzes sensuels dans des marmites d'huile bouillante, scier les fils ingrats en plusieurs tronçons et les donner à manger aux serpents ou aux tigres, ce n'est pas ici le lieu de le discuter, mais on doit admettre que ces images atroces de fils ingrats coupés en plusieurs tronçons, de bonzes sensuels sautillant dans les marmites d'huile bouillante et de bavardes à la langue coupée font réfléchir un peu les enfants qui ont la mémoire trop courte, les bonzes qui pensent à autre chose qu'à Bouddha en récitant les prières habituelles à côté des nonnes du village et les commères ayant la démangeaison de jacasser ou l'habitude de chanter pouilles aux maris débonnaires. La conception de la survivance de l'âme a retenu bien des gens sur la pente des vices dans notre pays. Maintenant la science vient y chasser les vieilles superstitions. Elle serait dangereuse si elle n'y substituait pas une loi morale qui dicte à l'homme ses devoirs et lui montre le chemin à suivre. La science vient « défricher » l'esprit inculte de l'Annam. Elle serait dangereuse si on la laissait répandre de mauvaises semences. Ces germes se développeraient à vue d'œil, se multiplieraient avec rapidité et étoufferaient dans leur rapide développement les belles fleurs cultivées jadis par les mains vigilantes du grand Confucius, et ce serait la ruine complète de l'âme. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

Il ne suffit donc pas de créer des écoles. Il ne suffit pas d'apprendre à connaître les phénomènes de la nature. Il ne suffit pas de savoir que l'acide sulfhydrique se compose de deux atomes d'hydrogène et d'un atome de soufre. Il faut surtout acquérir une conscience honnête. Que la lumière de la science n'éblouisse pas les Annamites au point de les aveugler complètement et de les égarer sur le chemin tortueux des devoirs ! L'idéal est de posséder à la fois un esprit orné de vastes connaissances et un cœur qui a le culte du bien et du vrai, l'esprit devant se mettre au service du cœur. L'instruction est utile ; l'éducation est indispensable.

Mais il est un moyen d'éducation qu'on semble ignorer et qui a pourtant une portée incalculable, parce qu'il a un pouvoir mystérieux sur le fond inconscient de nos idées et de nos sentiments : le beau. Le beau parle à la fois au cœur et à la raison, aux sens et à l'esprit, à la pensée et à l'imagination, le beau remue tout notre être et le soulève dans un élan passionné vers le bien et le vrai. On éprouve une délicieuse sensation de douceur après les brûlantes journées d'été, quand arrive inopinément une forte averse, qui rafraîchit l'atmosphère et rajeunit les arbres poudreux. Semblable à cette ondée, le beau calme les esprits, adoucit les mœurs, met de l'ordre et de la tranquillité dans notre âme et aide à l'épanouissement de nos tendances altruistes. Qui ne connaît pas la légende d'Orphée, le musicien merveilleux, charmant les serpents par les accords mélodieux de sa lyre divine ? Qui n'a pas lu un passage de Tân-cung-Oan dans sa chambre, à la lueur d'une lampe à huile de ricin, ou sous la lumière bleuâtre de la lune, en longeant un sentier sinueux qui court à travers les rizières miroitantes ? Heures bénies où l'âme semble oublier les viles occupations terrestres pour vivre de la vie ailée des images ; minutes délicieuses où l'esprit « s'affranchissant de la servitude de l'action et des

liens étroits de la personnalité » plane au-dessus des êtres et des choses pour vivre de la vie universelle. Qui n'a pas entendu un chant religieux, un hymne patriotique, une fanfare militaire appelant les hommes autour du drapeau ?

« Moments divins dont on pourrait dire ce que Parker disait magnifiquement de la foi religieuse : en ces heures où le Dieu vivant nous visite, le flot de la vie universelle passe à travers l'âme ; on se soucie peu d'être père ou enfant, d'être riche ou pauvre, d'être roi ou berger, on est avec un dieu, et Dieu est tout en tous ; moments rares et plus fugitifs que l'éclair, mais que l'âme ne traverse pas impunément et d'où elle rapporte une excitation fortifiante qui persiste quelque temps à travers la banalité et l'égoïsme de la vie journalière ».

Quelqu'un a parlé dernièrement dans un banquet réunissant les lauréats de l'École de Pédagogie de la nécessité de poursuivre un idéal, de survoler au-dessus des petites choses humaines, vers le séjour bienheureux des Devoirs, le pays parfumé du Dévouement et du Sacrifice :

... (Il est de toute nécessité de se fixer un Idéal, de lui consacrer sa vie et ses moyens pour l'embellir et le réaliser, idéal de perfectionnement individuel, idéal de patriotisme par l'éducation des jeunes Annamites. Etoile sublime vers laquelle tendront indéfiniment vos intelligences et vos volontés et qui guidera vos pas à travers les obstacles du chemin. Et ainsi, là où une difficulté matérielle, une douleur, un souci arrête et désespère le matérialiste, vous triompherez, parce que vous serez sollicités par des desseins plus hauts et plus grands—et vous avancerez toujours les yeux tournés vers cette lumière radieuse qui illumine votre vie en lui donnant son orientation définitive. Mais au lieu de vous enfermer dans cet idéal ainsi que dans une « tour d'ivoire », plus fermes et plus clairvoyants, vous saurez tâter le terrain des réalités où se portera votre action pour ne pas tomber dans les puits ouverts sous vos pas comme l'astrologue de la fable. Et, permettez-moi de révéler ici la vérité toute nue, car l'heure est trop grave pour nous complaire dans les apparences d'une coquetterie littéraire—tous ceux-là qui patagent dans l'ornière des chemins boueux jusqu'à salir leur âme, tous ceux-là qui ne vous comprendront pas toujours, car hélas, tel est le sort réservé aux idéalistes, ils ne vous excuseront pas de survoler ainsi au-dessus du commun et de garder votre chapeau sur la tête là où ils tombent à genoux ; ils chercheront le défaut de votre cuirasse pour injecter jusqu'au fond de votre cœur même le poison qui fait défaillir et succomber. Mais au lieu de vous décourager, placez cet idéal encore plus haut et avec cet idéal toute votre âme, afin de ne pas vous laisser atteindre par des invectives insensées dans ce que vous avez de plus cher, et dites-vous que votre vie n'est pas faite pour contenter quelques détracteurs, qu'il est même une certaine volupté de passer pour des sots auprès de certaines gens. Vous chercherez surtout à faire triompher votre idée par la noble rigidité de votre conduite, par votre enseignement fécond. Un pareil idéalisme, voyez-vous, n'est ni décevant ni stérile. Mais il vous permettra de supporter toutes les petites misères inhérentes à notre métier et de rendre votre action humainement féconde. . . . »

Idéal de perfectionnement individuel, idéal de patriotisme éclairé, idéal d'humanité bien comprise. . . . ce sont là des fleurs infiniment précieuses aux couleurs mirifiques, aux parfums ensorcelants, mais dont la culture nécessite un engrais spécial : le beau. « L'harmonie des sons—on peut ajouter : des images—éveille en nous comme un écho rival le sens de l'harmonie morale ».

Le beau est donc un important agent d'éducation. Les artistes et les poètes sont des ouvriers marquants de l'œuvre moralisatrice. Les jolis poèmes et les gracieux tableaux sont des remèdes souverains pour guérir les maladies mentales : égoïsme, vanité, fourberie, présomption, désir du lucre. .

En Annam qu'a-t-on fait pour encourager les poètes et les artistes à ciseler les jolis poèmes et à peindre les gracieux tableaux ?

* * *

Un coup d'œil jeté sur l'histoire de la France nous montre combien y sont nombreux les salons et les sociétés artistiques où l'on vient se régaler d'un beau poème ou d'un joli tableau et combien sont riches les dons accordés dans les concours aux heureux lauréats, aux favoris des Muses, aux enfants chéris d'Apollon, qui ont su tirer quelques notes mélodieuses de la guitare divine ou fixer sur une toile une parcelle vivante de la nature, pour consoler les tristesses humaines, adoucir les souffrances des cœurs meurtris ou suggérer aux âmes émues de nobles pensées et de vastes sentiments. Les Français sont des papillons qui aiment à se griser de musique et de lumière, de sons et de couleurs, et ce goût, ils l'ont hérité de leurs ancêtres spirituels, de ces habitants de l'Hellade où sont nées les formes les plus pures et les plus originales de l'art et de la littérature antiques.

On sait que le cénacle le plus ancien en Occident est celui d'Athènes qui réunissait dans le temple d'Hercule à Diomès, bourg de l'Attique, une soixantaine de causeurs qui « avaient le talent de plaisanter » rapporte Athénée, le fameux grammairien grec, auteur du Banquet des Sophistes. On sait aussi qu'à Rome, sous les empereurs, les poètes formaient une sorte d'académie dans une maison particulière appelée Schola Poëtarum ; que chaque année les membres de la société se réunissaient autour d'un festin copieux — comme on le fera au cercle de l'Asimilia ! — qu'en mangeant et buvant ils lisaient leurs œuvres à leurs amis mollement étendus sur un lit pour solliciter dans l'intimité leurs jugements. Puis vint l'époque où, poussés par le démon de la vanité, les écrivains allaient déclamer leurs poèmes en public sous les portiques, derrière les temples, dans les théâtres où ils avaient pris d'ailleurs le soin de placer leurs camarades pour qu'ils donnassent le signal des applaudissements. — Pline le Jeune nous fait partager son admiration pour la constance de sa femme à l'écouter dans les rues et la force des mains de sa campagne qui ne cessait de l'acclamer, dissimulée dans la foule des auditeurs — On sait encore que le Moyen-Age en France était l'âge d'or des sociétés poétiques. Charlemagne, s'inspirant des réunions antiques, groupa autour de lui tout un cercle de savants et d'écrivains qui s'interpellaient en latin et s'affublaient de noms grecs — Eginhard se donnait le nom de Calliopeus — On organisa des jeux floraux ; on créa des puy ; on établit des cours d'amour ; on décerna des prix aux trouvères et aux troubadours.

La Renaissance assista à une floraison plus belle encore de salons et de cénacles poétiques. Il y eut des Mécènes à l'esprit large, au cœur vibrant, capables de faire bonne contenance sur les champs de bataille, comme aussi d'admirer un joli tableau, de goûter un beau poème. Il y eut des seigneurs, des évêques, des rois, très habiles dans le maniement des armes, très habiles aussi dans l'art d'attirer à leur cour des poètes, des peintres, des musiciens, pauvres en habits, mais riches en sentiments et en images. Il y eut des humanistes, à la fois érudits et artistes, sachant lire un manuscrit, déchiffrer une épitaphe, sachant aussi prendre le luth, courtiser les Muses, mettre en vers les sentiments qu'ils éprouvaient, les envoyer avec une

spirituelle dédicace aux belles dames qui les inspiraient ou aux bons monarques à qui on demandait quelques louis, qui n'étaient jamais refusés.

Le XVII^e siècle et le XVIII^e siècle virent éclore encore d'innombrables autres salons qui ouvraient leurs portes non seulement aux grands seigneurs, aux grandes dames, aux grands princes, mais encore aux pauvres poètes et aux pauvres artistes tous bien accueillis, bien fêtés, bien choyés : hôtel de Rambouillet, salons de M^{lle} Scudéry, de M^{me} La Fayette, de M^{me} Geoffrin, de M^m Du Deffand, de M^{lle} Lespinasse, de M^{me} Necker, de M^{me} d'Épinay. . . . que sais-je encore ? Ils virent s'épanouir aussi de nombreuses académies qui disposaient d'abondantes ressources — intellectuelles et matérielles — pour encourager les poètes, les écrivains, les artistes, favorisant ainsi l'envolée des lettres et des arts vers la perfection : Académie française (1635), Académie des sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse (1640) Académie royale de Nîmes (1682) Académie des Sciences et Belles-Lettres de Lyon (1700) Académie nationale de Bordeaux (1712) Académie nationale de Poulley (1717) ; Académie nationale de Marseille (1726) Académie Stanislas (1750) Académie Delphinale (1772). . . . la page entière ne suffit pas pour énumérer toute la liste des académies qui ont vu le jour aux XVII^e et XVIII^e siècles. La grande vague de 1789 emporta toutes ces académies dans son courant impétueux, mais elles réapparurent après le passage de la tourmente révolutionnaire, et la floraison en continua au cours du XIX^e siècle plus belle encore. On vit s'épanouir sur le rivage ensoleillé de Cannes l'École des Lérins et sur la plage élégante de Royan l'Académie des Muses Santonnes. En même temps, dans les villes du Nord on vit renaître les anciennes traditions des trouvères dans les sociétés des Rosati et Violetti picards et normands pendant que les provinces du Sud assistèrent à l'éclosion du Félibrige qui, suivant les suggestions du radieux Mistral, ouvrait ses concours à tous les dialectes de la langue d'Oc pour en perpétuer le culte.

Aujourd'hui, comme le travail a tendance à se diviser, comme les esprits se tournent vers la spécialisation, les sociétés de culture, où l'on causait sur toutes sortes de sujets : littérature, arts, philosophie, sciences, religions, deviennent pour la plupart des sociétés savantes qui s'occupent de l'étude d'une seule branche de l'activité intellectuelle. Aux spéculations de l'esprit se mêlent des spéculations pratiques : exigences professionnelles, nécessités économiques. A côté d'elles se multiplient les sociétés techniques ! Je vous épargnerai la peine de lire la liste stérile de tous leurs noms :

- Société de climatologie de Nice
- Société d'Océanographie de Bordeaux
- Société Archéologique de Montpellier
- Société des Antiquaires de l'Ouest
- Société phonétique de Bourg-la-Reine
- Société de Psychologie religieuse de Montauban
- Société d'Histoire ecclésiastique de Romans
- Société d'Études des sciences naturelles de Nîmes
- Société nationale de Médecine de Lyon
- Société d'Anatomie et de Physiologie de Bordeaux
- Société de Gynécologie, obstétrique et Pédiatrie de Montpellier
- Société d'Etnologie de Grenoble
- Société anatomo-chimique de Lille etc

Je vous dirai seulement qu'il y a dans les provinces françaises plus de 500 sociétés savantes, que sur ces 500 sociétés il en est environ 200 qui se sont spécialisées dans une étude particulière tandis que les autres se consacrent à des objets plus généraux. Les 200 sociétés spécialistes se répartissent ainsi :

- 60 sociétés d'archéologie
- 35 sociétés de sciences naturelles
- 37 sociétés de médecine
- 35 sociétés d'études historiques
- 26 sociétés de géographie
- 7 sociétés industrielles
- 5 sociétés d'économie politique
- 11 sociétés de science vétérinaire
- 4 sociétés de pharmacie

Quelqu'un m'objectera-t-il qu'en parlant des sociétés savantes je sortirai de mon sujet — le cadre de mes études ne devant renfermer que l'examen des cénacles littéraires et artistiques ! — je lui répondrai aussitôt qu'il a parfaitement raison et que, pour cette cause, je ne m'étendrai pas sur des considérations plus ou moins oiseuses à propos de l'Académie des Sciences morales et politiques, créée par la Convention pour s'occuper des problèmes du bien ou du mal du beau ou du laid, du conservatisme ou du socialisme . . . et que pour cette cause encore je ne chercherai pas à connaître si les heureux membres de ces académies trouvent ou ne trouvent pas que le banquet annuel est nécessaire aux délibérations scientifiques ou philosophiques. Je vous dirai seulement qu'à côté des innombrables sociétés poétiques organisées par les initiatives privées : salons, hôtels, cercles, cénacles, il y a dans l'Institut national, outre les académies déjà citées, trois autres académies encore largement subventionnées par l'Etat : l'Académie française fondée en 1634 par Richelieu pour la rédaction d'un dictionnaire, l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres créée en 1663 par Colbert pour des travaux d'érudition historique ou archéologique ; l'Académie des Beaux-Arts composée de peintres, sculpteurs, graveurs, musiciens qui se réunissent à des jours déterminés « pour conférer ensemble sur la manière de hâter les progrès de leurs travaux »

Un détail intéressant à relever et qui montrera à mes lecteurs annamites combien le goût de l'art et le désir de tout perfectionner sont ardents dans le cœur des Français, c'est qu'il a été créé en France, sous le règne éblouissant du Roi-Soleil, une académie de . . . une académie qui réjouirait beaucoup les jeunes gens de notre époque et qui ferait peut être la joie de certaines vieilles femmes — de France — et qui se composait des gens les plus souples et les plus agiles du siècle, lesquels se réunissaient pour chercher des moyens de développer un art « reconnu l'un des plus honnêtes et des plus nécessaires à former le corps » dit le roi tout puissant, un art dont l'absence aurait engendré « tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques et les manquements des grands capitaines » ; a déclaré un des maîtres de Monsieur Jourdain, une académie de . . . danse.

Veut-on savoir de quelles ressources matérielles disposent à l'heure actuelle ces assemblées pour encourager les initiatives hardies et soutenir les volontés défaillantes ? Chaque année, l'Académie française décerne 23 prix dont 17 sont des prix littéraires et s'élèvent les uns à plusieurs centaines de francs, les autres

à quelques milliers. L'Académie des Inscriptions et Belles Lettres distribue aux heureux lauréats deux prix, le prix Gobert et le prix Volney, tous deux assez importants par la somme donnée. L'Académie d'Aix donne aussi deux prix, chacun de 3000 frs. On sait encore que l'Académie des Sciences, Belles Lettres et arts de Lyon dispose de 17 fondations représentant plus de 30.000 francs de rente, que la société des Lettres de Rodex a toute latitude de donner 600 francs par an à un écrivain dans le besoin ou à l'auteur d'un ouvrage couronné, que la Fédération des Ecoles et Maintenances félibriennes alloue deux prix aux lauréats l'un de 1000f, l'autre de 500f. Enfin qui ignore qu'on peut aspirer encore à la conquête des prix Goncourt, des prix Nobel, des prix de littérature coloniale. . . . et aussi des prix Fémina qui sont relativement moins difficiles à obtenir, parce qu'il suffit d'avoir le courage d'écrire dans un livre de cent pages que la femme est l'être le plus doux de la nature, le plus affable, le plus gracieux, le plus moral, le plus honnête, le plus délicat, le plus libéral, le plus docile, le plus modeste, le plus franc, le plus sincère, le plus fidèle, le plus sensé, le plus pénétrant, le plus judicieux, le plus perspicace, le plus prudent, le plus charitable, le plus complaisant, enfin le plus prompt à faire plaisir même aux hommes ingrats, que la femme a le droit de discourir devant le public pour faire la chasse aux vices ou de tirer la harbe du mari dans la maison pour lui apprendre à être moins changeant. . . .

Et maintenant, lecteurs annamites, qui que vous soyez, commerçant, industriels, mandarins, cultivateurs, lettrés, vous qui vous souciez de l'avenir de notre patrie, vous qui avez beaucoup fait pour le développement de son bien être matériel, vous qui pensez avec juste raison que la civilisation d'un peuple ne se mesure pas au nombre de ses usines ou de ses ports, mais au niveau intellectuel de son élite, vous qui rêvez d'une vie élevée, qui marchez à la conquête d'un noble idéal, qui désirez l'épanouissement complet des tendances généreuses de l'homme, vous qui avez du pouvoir, de l'argent, de l'initiative, de la volonté, de la persévérance, des talents, lecteurs annamites, qui que vous soyez, commerçants, industriels, mandarins, cultivateurs, arrêtez la lecture et, la tête entre les mains, demandez-vous maintenant ceci :

« Qu'avons-nous fait pour encourager les poètes et les artistes à cultiver le beau ? »

Qu'avons-nous fait pour encourager les poètes et les artistes à cultiver le beau ? L'exemple des pays d'Occident vous sollicite et plus encore que tout autre celui de la « douce France », terre privilégiée du « gay savoir ». A considérer comment quelques unes des sociétés littéraires se sont formées là-bas, on ne peut s'empêcher de penser que les circonstances sont, ici, maintenant favorables pour essayer quelques tentatives du même genre.

Laissez-moi vous entretenir un peu de la naissance de l'hôtel de Rambouillet. Il vivait au commencement du XVII^e siècle une femme, nommée Catherine de Ti-vonne, l'incomparable Arthénice à qui tous les contemporains attribuaient des qualités supérieures : beauté, instruction, vertu, générosité, esprit. Elle fut présentée à la cour sous Henri IV par un seigneur, la liberté excessive qui y régnait la froissa. Elle prit le parti de rester chez elle, fit construire un hôtel et là, dans sa chambre bleue, mollement couchée sur son lit de repos, elle reçut la noblesse brillante du siècle, et toute une pléiade d'écrivains plus ou moins pauvres. Malherbe, Racan, Conrart, Vaugelas, Chapelain, Mairet, Ménage, Cotin, Rotrou, Scarron, Desmarets, Sarrazin, M^{me} de Sévigné, Voiture, Rochefoucauld. On man-

geait, on causait, on lisait ses œuvres. Corneille y déclama Polyeucte : « Bos-suet, âgé de seize ans, y prêchait jusqu'à onze heures du soir. »

Dans une réunion de gentilhommes et de dames, comment ne pas parler d'a-mour ? mais on n'en parlait pas d'une façon trop cavalière et on ne racontait pas aux duchesses les histoires de Boccace pour les prier ensuite de danser le tango. Quant au langage, on voulait lui donner de la décence, de la délicatesse, de la distinction « de la préciosité » disent aujourd'hui les critiques. D'où l'emploi des périphrases et des métaphores, qui ont donné à Molière un sujet de comédie. On appelait la lune : le flambeau du silence, le lit, l'Empire de Morphée — les dents, l'ameublement de la bouche — les pieds, les chers souffrants — la main, la belle mouvante — le verre d'eau : un bain intérieur — la chemise, le compagnon de vie de mort — Les Précieuses ont encouru les sarcasmes de Molière, mais il faut dire que la préosité est « l'esprit de politesse et d'élégance appliqué à la conversa-tion, » qu'elle est une barrière pour protéger le style contre l'envahissement de mots grossiers et que l'hôtel de Rambouillet fut, au témoignage des meilleurs au-teurs, un des plus importants générateurs de la littérature classique en France — Qu'avons-nous fait en Annam pour préparer la naissance de notre littérature nationale ?

Je ne puis omettre de rappeler après ce souvenir évoqué de l'hôtel de Ram-bouillet, les humbles origines de l'Académie française. Au commencement du XVII^e siècle, les questions de discipline littéraire et grammaticale étaient des ques-tions importantes, souvent discutées dans les cercles et dans les salons, chez le poète Colletet, chez le journaliste Théophraste Renaudot, et plus particulière-ment chez Valenti Conrart.

« Environ vers l'an 1629, dit Pellisson dans son Histoire de l'Académie fran-çaise quelques particuliers, logés en divers endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode, dans cette grande ville, que d'aller fort souvent se chercher les uns les autres, résolurent de se voir un jour de la semaine chez l'un d'eux. . . . Ils s'assemblèrent chez Conrart, qui s'était trouvé le plus commode-ment logé pour les recevoir et au cœur de la ville. . . . là ils s'entretenaient familièrement comme ils eussent fait en une visite ordinaire et de toutes sortes de choses, d'affaires, de nouvelles, de belles lettres. Que si quelqu'un de la compagnie avait fait un ouvrage, comme il arrivait souvent, il le communiquait volontiers à tous les autres, qui lui en disaient librement leurs avis. . . . Ils continuèrent ainsi trois ou quatre ans. . . . »

Un des familiers de la maison de Conrart, Boisrobert, « factotum » de Riche-lieu, fit connaître cette assemblée à son maître. Le cardinal, naturellement porté à tout discipliner et comprenant les profits qu'il pourrait tirer de cette compagnie réunie « sous une autorité publique » demanda à ces messieurs s'ils ne voudraient pas « faire un corps unique », qui délibérerait sous la protection royale. Il y eut des résistances ; « on regretta cet âge d'or où ils avaient goûté avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, tout ce que la société des esprits et la vie rai-sonnable ont de plus doux et de plus charmant. » Mais le cardinal « n'avait point accoutumé de trouver de la résistance ou d'en souffrir impunément ». On céda. En 1635, la société reçut les lettres patentes du roi et deux ans après, l'approbation du Parlement : l'Académie française était fondée. Elle choisit quarante membres, élut un président, un chancelier et un secrétaire perpétuel. « Longtemps, elle resta

errante comme Delos »; elle eut enfin sa salle de délibération et par l'ordre du roi Louis XIV, ses membres devinrent de grands personnages, reçurent chacun une pension de 800 livres, portée bientôt à 1200; aujourd'hui cette pension est beaucoup plus considérable.

Quel était l'objet des travaux académiques? Les lettres patentes disaient : la langue française « plus parfaite déjà qu'aucune des autres langues vivantes, pourrait enfin succéder à la latine comme la latine à la grecque, si on prenait plus de soins qu'on n'avait fait jusqu'alors de l'élocution, qui n'était pas à la vérité toute l'éloquence mais qui en était une fort bonne et fort considérable partie » Donc, il fallait fixer l'usage des termes et des phrases par un Dictionnaire et une Grammaire, établir des règles de style par une Rhétorique et une Poétique. Les académiciens se mirent à rédiger un dictionnaire « afin de nettoyer la langue des ordures qu'elle avait contractées ou dans la bouche du peuple ou dans la foule du palais ou dans les impuretés de la chicane ou par les mauvais usages des courtisans ignorants. »

On a souvent dénigré la docte compagnie et les « quarante Immortels » ont été et seront encore en butte à des pamphlets plus ou moins méchants, mais il n'en est pas moins vrai que l'Académie française a rendu d'inappréciables services, entre autres celui d'établir une fraternité intellectuelle entre les écrivains souvent d'origines très humbles et les puissants du jour, autrefois, les seigneurs, aujourd'hui les ministres et les millionnaires et encore celui de donner plus de considération aux écrivains qu'elle admet dans son sein et, par là d'imprimer une vive secousse au mouvement littéraire et de pousser les jeunes ardeurs à cultiver le beau.

Qu'avons-nous fait en Annam pour pousser les jeunes ardeurs à cultiver le beau ?

On a vu l'histoire de la formation de l'hôtel de Rambouillet et de l'Académie française : Sera-t-il absolument oiseux de dire aussi quelques mots sur les origines des jeux floraux de Toulouse et sur leur portée ?

Mes lecteurs savent mieux que moi que les Français parlaient autrefois le roman; que le roman qui dérivait pour une notable partie du latin vulgaire transformé par le gosier rude des rudes Gaulois, se divisait en deux parlars principaux, la langue d'oïl employée dans le Nord et la langue d'oc en usage dans le midi; que chacune de ces deux langues comprenait à son tour plusieurs dialectes particuliers; au Nord, le normand, le bourguignon, le lorrain, au sud, le catalan, le limousin, le languedocien, l'auvergnat; que parmi ces dialectes particuliers, il y eut deux qui donnèrent naissance à deux littératures très florissantes : le français parlé dans l'Île de France, le provençal usité en Provence; que, plus tard, aux XIV^e et XV^e siècles, par suite de l'autorité grandissante des rois et de l'affaiblissement continu des seigneurs, le français de l'Île de France gagna de plus en plus de terrain et de prestige pendant que le provençal devenait de moins en moins important. Le provençal, la langue des troubadours intarissables, la langue des Mireilles immortelles, la langue du divin Mistral, la langue des chansons d'amour, la langue des tristes complaintes, le provençal menaçait de s'éteindre Alors pour ranimer la flamme vacillante, pour lui donner une force nouvelle; pour en perpétuer le culte, sept troubadours de Toulouse, sept troubadours de la patrie des cigales et de la lumière, sept troubadours à l'âme sonore et au cœur vibrant : Bernard de Panas-

sac, Guillaume de Lobra, Bèrenger de Saint-Plancart, Pierre de Méjanesserra, Guillaume de Gontant; Pierre Camo, Bernard Oth, sept troubadours eurent l'idée en l'an 1323 d'ouvrir un concours pour donner une violette d'or au poète qui chanterait la plus belle chanson dans la belle langue du pays — que pensent les troubadours d'Annam ? — Le concours eut lieu le 1^{er} Mai 1324, devant une foule compacte avide de sons et de couleurs, une foule si compacte que l'administration municipale prit spontanément à sa charge les frais de la violette d'or, décernée à maître Arnaut Vidal de Castelnau. Le premier pas était fait. La société s'organisa. Elle créa deux prix nouveaux : une églantine et un souci en argent. Elle donna des titres de bacheliers et de docteurs en « gay Saber ». Elle se mit à composer une grammaire et une poétique en provençal — qu'en pensent les troubadours d'Annam ? — Il y eut une période d'éclat.

Une réforme modifia la société au commencement du XVI^e siècle. Le concours jusque là ouvert aux productions en langue d'oc accueillit aussi dès cette époque des œuvres en français. Les formes archaïques tombèrent en désuétude. En 1513, elle décerna la violette d'or à une ballade française. En 1554 elle offrit une Minerve d'argent à Ronsard et en 1586 un Apollon d'argent à Baïf. La société prit le nom de Collège de la poésie latine, grecque et française.

Une révolution s'accomplit au commencement du XVII^e siècle. Les jeux floraux furent érigés en Académie des Belles-Lettres qui ouvrait un concours tous les ans et qui tous les ans publiait les œuvres en poésie et en prose qu'elle avait couronnées. A l'heure actuelle, l'Académie comprend quarante membres qui se réunissent en un bel hôtel historique tous les vendredis — les jours maigres — pour parler littérature et philosophie. Elle dispose de onze prix :

- Amarante d'or : ode
- Violette d'argent : poèmes, discours en vers
- Souci d'argent : Elégie, idylle, ballade
- Lis : Hymne, sonnet à la Vierge
- Primevère d'argent : Fable
- Eglantine d'or : Discours en prose
- Immortelle d'or : Etudes historiques
- Jasmins d'or : Philosophie chrétienne
- Violette d'or : Poésie sur un sujet donné par l'Académie
- Eglantine d'argent : Sonnet
- Œillet d'argent : Prix d'encouragement

Ajoutons à cette liste un prix Pujol de 1500f et un prix Maury de 500f, ce qui ferait au taux actuel de la piastre, la jolie somme de 333 \$ 333.333.3 avec laquelle on pourrait acheter deux mâu de rizières. Qu'en pensent les lettrés d'Annam ? Et ce n'est là qu'une académie de ville, toute locale.

Et maintenant, lecteurs annamites vous qui ne pouvez plus ignorer combien est belle la floraison des sociétés poétiques et artistiques en France et combien sont grands les soins qu'on apporte là-bas à cultiver sous un climat merveilleusement doux, cette plante rare et parfumée pouvant à la fois calmer les douleurs et exalter les réjouissances, détruire l'égoïsme des personnalités étroites et contribuer à l'épanouissement des tendances généreuses, cette plante douée de toutes les vertus et qu'on appelle le beau, maintenant, lecteurs annamites, tournez les pages de notre histoires ou regardez autour de vous et répondez-moi :

« Qu'avons-nous fait pour encourager les poètes et les artistes de chez nous à cultiver le beau ? »

Dans le passé, il y eut certes quelques essais ; à l'heure actuelle, le courant utilitariste semble emporter tous les hommes vers un matérialisme grossier et les laisser indifférents au mouvement littéraire du pays.

Les quelques essais du passé ? le peuple annamite, vivant au milieu d'une nature exubérante pleine de sons et de couleurs — ciel lumineux, végétation luxuriante, lune splendide, fleurs bizarrement colorées, rivières lentes aux ondes chargées de limon — possède un cœur sensible et une âme sonore que fait vibrer le moindre souffle du Beau et d'où pourrait s'envoler toute une symphonie de notes et se détacher toute une guirlande d'images, plus douces que la voix aérienne des cerfs-volants en été et plus belles que toutes ces petites boules rouges et blanches qui tombent des flamboyants en fleurs, quand le vent secoue leurs branches légères. Qui ne sait pas que la distraction favorite de nos lettrés à barbe blanche est la promenade en canot dans un étang ou le long d'une rivière ? On monte dans une petite barque avec quelques amies et quelques bouteilles d'alcool, on se laisse conduire mollement par la brise du soir, derrière les plissures dorées de l'eau, on regarde s'enfuir les deux rives où cluchote le vent et où grincent les grillons, on admire les barres rouges qui strient l'horizon lointain et qui se reflètent sur la nappe tranquille du liquide, on hume le parfum enivrant qu'un souffle léger apporte de l'Orient argenté et promène sur la campagne endormie, on lorgne les étoiles scintillantes apparues au ciel et dont le regard séducteur semble vous sourire, on pince la hanche grasse d'une de ses amies, et puis on rit, et puis on boit, et puis on chante, et puis on joue de la guitare, et puis on exprime sa joie par des jolis vers qu'on envoie à ses « intimes ».

Qui pourrait soutenir que les Annamites ont une âme prosaïque ? Il n'est donc pas téméraire de supposer que les sociétés et les réunions littéraires fleurissent jadis sur la terre fertile du Dragon, mais de ces sociétés et de ces réunions littéraires, nos annales ne nous donnent, hélas ! que quelques renseignements peu précis, les historiens des temps passés semblaient croire que seuls sont dignes de vivre dans la mémoire de la postérité les noms des rois, les dates des batailles ou le nombre des épouses impériales A peine savons-nous qu'il existait, au XI^e siècle, en l'an 1086, sous le règne de Ly-nhân-Tôn, qui était à la fois un brave général et un fin lettré, une sorte d'académie « une forêt de plumes » disent les Annamites, où l'on voit figurer les plus habiles pinceaux du royaume. A quels travaux se livraient les Académiciens ? Que faisaient-ils pour développer les belles-lettres ? Les Annales restent muettes sur ce point. Elles nous apprennent seulement le nom de quelques académiciens parmi lesquels il faut citer Mac-Hiên-Tich, qui semblait connaître mieux les quatre livres classiques des Chinois que la langue du peuple de la campagne et des villes. L'Académie jeta quelque éclat dans les siècles suivants ; sous le règne des Lê et des Nguyễn, l'honneur d'être admis dans son sein était disputé même âprement par les mandarins de la cour ; cela lui donnait un certain prestige et cela imprimait une certaine secousse au mouvement littéraire du royaume. Aujourd'hui ! mais cette académie, cette « forêt des pinceaux » ce Hàn-lâm-Viên vit encore, et mes lecteurs savent mieux que moi qu'il est courant de rencontrer dans les rues des « académiciens » au gros ventre qui ont ceci de distinctif, c'est qu'ils vous apportent du papier et de l'encre quelquefois pour vous prier d'écrire une lettre à celles qu'ils aiment.

Tiens, moi aussi, je suis un académicien.

Les annales nous apprennent encore, il est vrai, que le roi lettré Lê-Thánh-Tôn organisa au XV^e siècle une sorte de cénacle le « Tao-Đàn 騷壇 », la « terrasse des Lettres » composé de 28 membres choisis parmi les mandarins les plus savants du royaume. Le cénacle se livrait à des occupations assez agréables : se réunir dans la cour du prince pendant les nuits fraîches de l'automne, regarder la lune qui joue à cache-cache dans le ciel étoilé avec les flocons neigeux de nuage, humer la senteur enivrante des fleurs et des herbes que le vent apporte du parc royal ou de la campagne environnante, écouter la voix flûtée des cerfs-volant invisibles qui bercent du haut des cieux les rêveries humaines, ciseler des poèmes débordants de sentiments et d'images à la lumière tremblotante de la lune et sous les caresses légères de la brise du soir. Parfois, quand le ciel était serein, le roi et le cénacle mettaient des bottes courtes à leurs pieds et allaient par tout le royaume, visitant ici une vieille pagode au toit cornu, admirant là-bas une chaumière cachée dans un nid de verdure, contemplant plus loin une rivière qui enroulait et déroulait le ruban de ses vagues écumeuses. Les touristes qui viennent voir maintenant les pagodes de Hương-Tích ou de Thanh-Hóa, les collines de Bắc-Ninh ou les falaises de la baie d'Along pourront lire encore gravés sur quelques rocs mous-sus certains poèmes dus au pinceau du roi poète et à celui des deux membres les plus illustres du cénacle : Đổ-Nhuận et Thân-Nhân-Trung.

Le XV^e siècle fut l'âge d'or des salons littéraires en Annam.

Voici un des jolis morceaux de cette heureuse époque.

Đông Tuần quá An-Lão

東 巡 過 安 老

渺	渺	關	河	路	幾	千
Diêu	diêu	quan	hà	lộ	kỷ	thiên
Loin	loin	col	rivière	route	combien	mille (lieues),
北	風	有	力	送	歸	船
Bắc	phong	hữu	lực	tống	quy	thuyền
Nord	vent	avoir	force	pousser	retour	barque
江	涵	落	日	搖	孤	影
giang	hàm	lạc	nhật	dao	cô	ảnh
Fleuve	mordre	déclin	soleil	balancer	seule	image
心	逐	飛	雲	息	萬	緣
Tâm	chục	phi	vân	tức	vạn	duyên
Cœur	suivre	voler	nuage	éteindre	dix mille	occupations terrestres
霜	露	零	時	無	綠	樹
sương	lộ	linh	thời	vô	lục	thụ
Neige	rosée	abondance	alors	sans	vert	arbre
桑	麻	深	處	起	青	烟
Tang	ma	thâm	xứ	khởi	thanh	yên
Mûriers	ramie	inextricable	région	s'élever	bleu	fumée
海	山	迤	邐	窮	游	目
Hải	son	thi	gi	cùng	du	mục
Mer	montagne	allongé	sans fin	arrête	errant	regard
只	見	雄	雄	互	碧	天
chỉ	Kiến	hùng	hùng	cảng	bích	thiên
ne. — que voir	imposant			suivre	bleu	horizon

Adaptation

« Ma route s'allonge loin, très loin, à perte de vue. . . . Que de cols à franchir ! Que de rivières à traverser ! Je dois parcourir mille et mille lieues !

Le vent du Nord, de son souffle puissant pousse ma barque, vers le doux pays natal

Et le soleil, à l'horizon, plonge à moitié son disque rouge dans le fleuve et l'eau tranquille balance mollement son image solitaire

Je regarde les nuages se poursuivre dans le ciel et de mon cœur s'envolent les viles préoccupations de la vie prosaïque.

La neige et la rosée tombent drues ; les arbres sont dépouillés de leur manteau vert.

Seuls, des champs inextricables de mûriers et de ramie s'échappent des panaches de fumée bleue.

Je promène mes yeux dans le lointain, du côté de la mer et mes regards errants s'arrêtent devant une chaîne de montagnes qui s'allongent, s'allongent. indéfiniment.

Une ligne imposante de barrières ferment l'horizon bleu. »

Mais vint une longue période de troubles et d'anarchie qui ne prit fin qu'à l'avènement des Nguyên : lutte entre les Lê et les Mac, lutte entre les Nguyên et les Trinh ; lutte entre les Nguyên et les Tâi Son. Une violente tempête passa sur le pays et emporta dans ses tourbillons non seulement les richesses et la tranquillité du royaume, mais aussi « l'arbre littéraire ».

Les belles-lettres subirent une longue éclipse. Des cénacles sombrèrent dans la tourmente. Le cliquetis des armes étouffa les notes de la guitare. La vue des cadavres empêcha la naissance des images poétiques. Il y eut beaucoup de guerriers ; on vit peu de lettrés. . . . une dure période de régression. Cependant Nguyên-Anh apparut. Et la paix renaquit, et avec elle, l'ordre, le calme, la tranquillité, la richesse. . . . et l'art de la littérature. Les salons poétiques s'ouvrirent de nouveau. Des concours s'organisèrent qui attirèrent une foule de candidats chaque jour plus compacte. On décerna aux heureux concurrents des boîtes de thé, des feuilles de papier fleuri ou des pinceaux venus de Chine ; on donna lecture des œuvres couronnées devant tout un monde d'étudiants venus des quatre coins du royaume. Grâce à ces récompenses et à cet engouement du public, les belles lettres prirent un large essor. Des « villages de littérature » surgirent de la terre féconde, innombrables comme les innombrables bambous qui parent les communes tonkinoises de leur verdure lustrée. Trinh-hoài-Duc présenta au roi les livres : Gia-Dinh thông-Chi et Minh-bôt-di-boan-van-Thao. Hoang-Công-Tai cisela soigneusement son chef-d'œuvre : Ban-chiêu Ngoc-pha. Cung-van Hi composa sept volumes d'histoire : Khai-quôc-công-nghiệp-diên-chi. Nguyên-dinh-Chinh donna au pays trente quatre ouvrages de documentation : Minh-luong-khai-cao-luc. Le roi Gia-Long lui-même s'amusa à courtoiser les Muses et réunit tous ses poèmes dans un opuscule intitulé : Ngũ-chê-thi-tập. Son arrière petit-fils Tu-Duc fut un fin lettré. La légende ne nous raconte-elle pas qu'il emmagasinait dans sa mémoire deux paniers de caractères, le troisième et dernier étant partagé entre tous les érudits du royaume ? On a critiqué, il est vrai, quelques salons, témoin ces deux vers qu'on cite encore aujourd'hui :

« Chém cha cái mũ vô-duyên

« Câu vãn Thi-xả, chiếc thuyền Nghê-an » (1)

Mais l'esprit impartial doit admettre que la littérature jeta quelque éclat sous le règne des premiers Nguyễn.

De tout cela que reste-t-il à l'heure actuelle ? Il ne faut jamais être pessimiste, le pessimisme est la maladie des gens sans volonté ou sans cœur. Mais par amour-propre national, ce serait une faute de s'obstiner à crier les yeux fermés, que le peuple annamite est toujours un peuple idéaliste, au cœur et à l'âme sonores et chez qui le souffle du beau continue de faire la chasse aux pensées vulgaires et aux préoccupations matérielles. La main sur la conscience, répondez à cette question, amis lecteurs : « Allez-vous visiter maintenant les chanteuses uniquement pour le plaisir de les entendre chanter ? Un heureux hasard a conduit vers nos rivages de robustes soldats français qui nous arrivent avec des fusils et des canons des cuirassés et des sous-marins, et cette vue pousse quelques-uns à se demander : « Est-ce que les belles-lettres peuvent nous donner des fusils et des canons ? » Il m'est arrivé souvent de marcher à pied sur une route poussiéreuse, par un midi d'été, et de rencontrer une automobile qui file à toute vitesse, et souvent, un mouchoir devant ma bouche et devant mon nez, au milieu du nuage de poussières qui se soulèvent derrière la grande voiture, je me dis : « il doit être un peu plus agréable de voyager dans des autos. » Je passe quelquefois aussi devant le théâtre municipal de notre ville et quelquefois, je vois briller des lampes, flotter des drapeaux, stopper des Peugeot et je reste là, regardant des messieurs qui y entrent appuyés sur leur canne, des dames qui en sortent, les bagues scintillant sous la lumière éblouissante, et je me dis : « il serait peut-être meilleur d'entrer dans ce théâtre pour voir les dames que de rester à faire des vers dans ma maison. » Je crois que beaucoup de mes compatriotes se posent parfois aussi ces questions, n'est-ce pas vrai ? — et peut-être avec plus de passion — car si je jette un coup d'œil autour de moi, je ne vois que des gens — je ne suis pas un pessimiste « à bon compte » — je ne vois que des gens courir follement derrière les dollars. Jadis, les cliquetis des armes empêchait nos ancêtres de trouver des rimes sonores ; aujourd'hui le bruit argentin des piastres semble étouffer le chantonnement du cœur. Où sont les anciens cénaclés ? où sont les salons littéraires ? Où sont les anciens concours poétiques ?

« Où sont les neiges d'Antan ? »

Il faut l'avouer: un matérialisme grossier a chassé le haut idéalisme d'autrefois, le pâle reflet de l'or a ébloui la vue de bien des gens; la splendeur de tous ces châteaux, et de tous ces palais et de toutes ces villas, a troublé le cœur de bien des personnes ; non, il n'y a pas exagération à dire que la voix aigrelette de l'argent a étouffé la voix timide de la conscience que le désir de s'enrichir a semé dans l'âme nationale du pays de mauvais germes qui étoufferont dans leur développement rapide les bonnes graines enfouies jadis, non, il n'y a pas exagération de dire qu'il souffle dans le royaume un violent courant utilitariste, qui annonce l'arrivée future d'une vague d'immoralité.

(1) Traduct. litt. : Malheur à mon nez sans chance

(il doit sentir) le vers de la société-littéraire (et) la barque de Nghê-an.

Expl. : La barque de Nghê-an est généralement : remplie de jarres de saumure qui laissent dégager une odeur pas très agréable. Les poèmes faits par « la société littéraire » sont par ironie comparés à ces barques, On ne peut pas « les sentir ».

Il serait temps d'élever une digue contre la vague. Poètes, artistes, commerçants au cœur généreux, mandarins aux vastes pensées, ne laissez jamais la matière primer l'esprit chez vos compatriotes.

Poètes, artistes, commerçants au cœur généreux, mandarins aux vastes pensées, il faut que vous brisiez les bornes étroites de votre horizon; il faut que vous abandonnez les cellules étroites de vos personnalités; il faut que vous regardiez au-delà des murs de vos maisons, au-delà de l'enceinte des bambous de vos villages; il faut que vous collaboriez à une œuvre sociale, essentiellement patriotique, essentiellement humaine, il faut

Il faut créer à Hanoi — pour que de là, il rayonne dans tout le royaume — un salon, un atelier intellectuel où commerçants, industriels, mandarins, lettrés apprendront à aimer le beau, à cultiver la vertu, à goûter la joie des œuvres désintéressées, un véritable atelier intellectuel où dans une atmosphère de haute spiritualité en se dépouillant de tous les liens étroits de la personnalité, de tous les rêts infrangibles des préjugés de classe, on parlera littérature, art, philosophie, sans autres règlements que ceux d'une bonne amitié. Il faut créer à Hanoi — pour que de là il rayonne dans tout le royaume — un salon, un atelier intellectuel, largement ouvert aux artistes pauvres, aux poètes indigents, et où collaboreront à la clarté des antiques traditions ranimées et des bons principes importés du noble pays de France, tous les mérites, toutes les bonnes volontés, tous les sentiments altruistes, à cette grande œuvre essentiellement nationale, essentiellement humaine, celle qui consiste à forger pour l'Annam des unités d'élite qui puissent le conduire vers des destinées meilleures, des types, en qui se réunissent toutes les qualités de notre race rénovée par la culture française pour nous représenter dignement dans les fêtes spirituelles que ne tardera pas à donner le monde de demain.

L'heure sonne qui vous appelle poètes, artiste, commerçants aux vastes sentiments, mandarins aux larges pensées à vous réunir à l'ombre de l'Intelligence, sous l'investiture de la splendeur du Beau !

Ng. Nho

